

www.e-rara.ch

Oeuvres Complètes De M. De Voltaire

**Voltaire
Condorcet, Jean Antoine Nicolas de Caritat de
A Basle, 1791-1792**

Zentralbibliothek Zürich

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-78981>

Chant VII.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

CHANT VII.

ARGUMENT.

*Comment Dunois sauva Dorothee condamnée à la mort
par l'inquisition.*

LORSQU'AUTREFOIS, au printemps de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtresse,
Mon tendre cœur fut navré de tristesse,
Et je pensai renoncer aux amours ;
Mais d'offenser par le moindre discours
Cette beauté que j'avais encensée,
De son bonheur oser troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma pensée.
Gêner un cœur, ce n'est pas ma façon.
Que si je traite ainsi les infidelles,
Vous comprenez, à plus forte raison,
Que je respecte encor plus les cruelles.
Il est affreux d'aller persécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtresse, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux esclavage :
On trouve assez de quoi se consoler ;
Ou bien buvez : c'est un parti fort sage.
Et plutôt à DIEU qu'en un cas tout pareil,
Le tonsuré qu'amour rendit barbare,
Cet oppresseur d'une beauté si rare,
Se fût servi d'un aussi bon conseil !

DEJA Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage et l'espoir :

Mais avant tout il convenait favoir
Les attentats dont elle était chargée.

O vous, dit-elle, en baissant ses beaux yeux,
Ange divin qui descendez des cieux,
Vous qui venez prendre ici ma défense,
Vous savez bien quelle est mon innocence.
Dunois reprit : Je ne suis qu'un mortel ;
Je suis venu par une étrange allure,
Pour vous sauver d'un trépas si cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Éternel.
Je crois votre ame et vertueuse et pure ;
Mais dites-moi, pour DIEU, votre aventure.

LORS Dorothee, en essayant les pleurs
Dont le torrent son beau visage mouille,
Dit : L'amour seul a fait tous mes malheurs.
Connaissez-vous monsieur de la Trimouille ?

OUI, dit Dunois, c'est mon meilleur ami.
Peu de héros ont une ame aussi belle ;
Mon roi n'a point de guerrier plus fidelle,
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi ;
Nul chevalier n'est plus digne qu'on l'aime.
Il est trop vrai, dit-elle, c'est lui-même.
Il ne s'est pas écoulé plus d'un an,
Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
C'est en ces lieux qu'il m'avait adorée ;
Il le jurait, et j'ose être assurée
Que son grand cœur est toujours enflammé,
Qu'il m'aime encor, car il est trop aimé.

NE doutez point, dit Dunois, de son ame ;
Votre beauté vous répond de sa flamme :
Je le connais ; il est, ainsi que moi,
A ses amours fidèle comme au roi.

L'autre reprit : Ah ! Monsieur je vous croi.
 O jour heureux où je le vis paraître ,
 Où des mortels il était à mes yeux
 Le plus aimable et le plus vertueux ,
 Où de mon cœur il se rendit le maître !
 Je l'adorais avant que ma raison
 Eût pu savoir si je l'aimais ou non.

CE fut , Monsieur , ô moment délectable !
 Chez l'archevêque , où nous étions à table ,
 Que ce héros plein de sa passion
 Me fit , me fit sa déclaration.
 Ah ! j'en perdis la parole et la vue.
 Mon sang brûla d'une ardeur inconnue :
 Du tendre amour j'ignorais le danger ,
 Et de plaisir je ne pouvais manger.
 Le lendemain il me rendit visite :
 Elle fut courte , il prit congé trop vite.
 Quand il partit , mon cœur le rappelait ,
 Mon tendre cœur après lui s'envolait.
 Le lendemain il eut un tête - à - tête
 Un peu plus long , mais non pas moins honnête.
 Le lendemain il en reçut le prix ,
 Par deux baisers sur mes lèvres ravis.
 Le lendemain il osa davantage ;
 Il me promit la foi de mariage.
 Le lendemain il fut entreprenant ;
 Le lendemain il me fit un enfant.
 Que dis - je ? hélas ! faut - il que je raconte
 De point en point mes malheurs et ma honte ,
 Sans que je sache , ô digne chevalier ,
 A quel héros j'ose me confier ?

LE chevalier par pure obéissance

Dit, sans vanter les faits ni sa naissance :
 Je suis Dunois. C'était en dire assez.
 DIEU, reprit-elle, ô DIEU, qui m'exaucez,
 Quoi, vos bontés font voler à mon aide
 Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède ! (a)
 Ah! qu'en voit bien d'où vous tenez le jour,
 Charmant bâtard, cœur noble, ame sublime,
 Le tendre Amour me faisait sa victime ;
 Mon salut vient d'un enfant de l'Amour :
 Le Ciel est juste, et l'espoir me ranime.

Vous faurez donc, brave et gentil Dunois,
 Que mon amant, au bout de quelques mois,
 Fut obligé de partir pour la guerre.
 Guerre funeste, et maudite Angleterre!
 Il écouta la voix de son devoir.
 Mon tendre amour était au désespoir.
 Un tel état vous est connu, sans doute ;
 Et vous savez, Monsieur, ce qu'il en coûte.
 Ce fier devoir fit seul tous nos malheurs ;
 Je l'éprouvais en répandant des pleurs :
 Mon cœur était forcé de se contraindre,
 Et je mourais, mais sans pouvoir me plaindre.
 Il me donna le présent amoureux
 D'un bracelet fait de ses blonds cheveux,
 Et son portrait qui, trompant son absence,
 M'a fait cent fois retrouver sa présence.
 Un cher écrit sur-tout il me laissa,
 Que de sa main le ferme Amour traça,
 C'était, Monsieur, une juste promesse,
 Un sûr garant de sa sainte tendresse ;
 On y lisait : Je jure par l'Amour,
 Par les plaisirs de mon ame enchantée,

De revenir bientôt en cette cour,
Pour épouser ma chère Dorothée.

LAS ! il partit, il porta sa valeur
Dans Orléans. Peut-être il est encore
Dans ces remparts où l'appela l'honneur.
Ah ! s'il savait quels maux et quelle horreur
Sont, loin de lui, le prix de mon ardeur !
Non, juste ciel ! il vaut mieux qu'il l'ignore.

IL partit donc ; et moi je m'en allai,
Loin des soupçons d'une ville indiscreète,
Chercher aux champs une sombre retraite,
Conforme aux soins de mon cœur désolé.
Mes parens morts, libre dans ma tristesse,
Cachée au monde, et fuyant tous les yeux,
Dans le secret le plus mystérieux
J'enfvelis mes pleurs et ma grossesse.
Mais par malheur, hélas ! je suis la nièce
De l'archevêque : à ces funestes mots,
Elle sentit redoubler ses sanglots.

PUIS vers le ciel tournant ses yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en secret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour ;
Avec mon fils consolant mes alarmes,
De mon amant j'attendais le retour.
A l'archevêque il prit en fantaisie
De venir voir quelle espèce de vie
Menait sa nièce au fond de ces forêts :
Pour ma campagne il quitta son palais ;
Il fut touché de mes faibles attraits.
Cette beauté, présent cher et funeste,
Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteste,
Perça son cœur des plus dangereux traits.

Il s'expliqua : ciel, que je fus surprise !
 Je lui parlai des devoirs de son rang,
 De son état, des nœuds sacrés du sang ;
 Je remontrai l'horreur de l'entreprise ;
 Elle outrageait la nature et l'Eglise.
 Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir,
 Il s'entêta d'un chimérique espoir.
 Il se flattait que mon cœur indocile
 D'aucun objet ne s'était prévenu,
 Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
 Que son triomphe en ferait plus facile ;
 Il m'accablait de ses soins fatigans,
 De ses désirs rebutés et pressans.

HELAS ! un jour que toute à ma tristesse
 Je relisais cette douce promesse,
 Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
 Mon cruel oncle en lisant me surprit.
 Il se faifit, d'une main ennemie,
 De ce papier qui contenait ma vie :
 Il lut ; il vit dans cet écrit fatal
 Tous mes secrets, ma flamme et son rival.
 Son ame alors, jalouse et forcenée,
 A ses désirs fut plus abandonnée.
 Toujours alerte, et toujours m'épiant ;
 Il fut bientôt que j'avais un enfant.
 Sans doute, un autre en eût perdu courage ;
 Mais l'archevêque en devint plus ardent ;
 Et se sentant sur moi cet avantage :
 Ah ! me dit-il, n'est-ce donc qu'avec moi
 Que vous aurez la fureur d'être sage ?
 Et vos faveurs seront le seul partage
 De l'étourdi qui ravit votre foi ?

T. 13. *La Pucelle.*

M

Osez-vous bien me faire résistance ?
 Y pensez-vous ? vous ne méritez pas
 Le fol amour que j'ai pour vos appas :
 Cédez sur l'heure, ou craignez ma vengeance.
 Je me jetai tremblante à ses genoux ;
 J'attestai DIEU, je répandis des larmes.
 Lui, furieux d'amour et de courroux,
 En cet état me trouva plus de charmes.
 Il me renverse, et va me violer ;
 A mon secours il fallut appeler :
 Tout son amour soudain se tourne en rage.
 D'un oncle, ô ciel ! souffrir un tel outrage !
 De coups affreux il meurtrit mon visage.
 On vient au bruit ; mon oncle au même instant
 Joint à son crime un crime encor plus grand :
 Chrétiens, dit-il, ma nièce est une impie ;
 Je l'abandonne, et je l'excommunie :
 Un hérétique, un damné suborneur
 Publiquement a fait son déshonneur ;
 L'enfant qu'ils ont est un fruit d'adultère.
 Que DIEU confonde, et le fils, et la mère !
 Et puisqu'ils ont ma malédiction,
 Qu'ils soient livrés à l'inquisition.

IL ne fit point une menace vaine ;
 Et dans Milan le traître arrive à peine,
 Qu'il fait agir le grand - inquisiteur.
 On me fait, prisonnière on m'entraîne
 Dans des cachots, où le pain de douleur
 Était ma seule et triste nourriture :
 Lieux souterrains, lieux d'une nuit obscure ;
 Séjour de mort, et tombeau des vivans !
 Après trois jours on me rend la lumière,

Mais pour la perdre au milieu des tourmens.
 Vous les voyez ces brasiers dévorans ;
 C'est là qu'il faut expirer à vingt ans !
 Voilà mon lit à mon heure dernière !
 C'est là, c'est là, sans votre bras vengeur,
 Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur !
 Plus d'un guerrier aurait, selon l'usage,
 Pris ma défense, et pour moi combattu ;
 Mais l'archevêque enchaîne leur vertu :
 Contre l'Eglise ils n'ont point de courage. (b)
 Qu'attendre, hélas ! d'un cœur italien ?
 Ils tremblent tous à l'aspect d'une étole ; (c)
 Mais un Français n'est alarmé de rien,
 Et braverait le pape au capitolé.

A ces propos Dunois piqué d'honneur,
 Plein de pitié pour la belle accusée,
 Plein de courroux pour son persécuteur,
 Brûlait déjà d'exercer sa valeur,
 Et se flattait d'une victoire aisée :
 Bien surpris fut de se voir entouré
 De cent archers, dont la cohorte fière
 L'investissait noblement par derrière.
 Un cuistre en robe, avec bonnet carré,
 Criait d'un ton de vrai *miserere* :
 " On fait savoir de par la sainte Eglise,
 „ Par Monseigneur, pour la gloire de DIEU,
 „ A tous chrétiens que le ciel favorise,
 „ Que nous venons de condamner au feu
 „ Cet étranger, ce champion profane,
 „ De Dorothee infame chevalier,
 „ Comme infidèle, hérétique et forcier ;
 „ Qu'il soit brûlé sur l'heure avec son âne. ?

CRUEL prélat, Buisis en fontaine, (d)
 C'était, perfide, un tour de ton métier;
 Tu redoutais le bras de ce guerrier;
 Tu t'entendais avec le saint office
 Pour opprimer, sous le nom de justice,
 Quiconque eût pu lever le voile affreux
 Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.

TOUT aussitôt l'assassine cohorte,
 Du saint office abominable escorte,
 Pour se saisir du superbe Dunois,
 Deux pas avance, et recule de trois;
 Puis marche encor; puis se signe et s'arrête.
 Sacrogorgon, qui tremblait à leur tête,
 Leur crie: Allons, il faut vaincre ou périr;
 De ce forcier tâchons de nous saisir.
 Au milieu d'eux les diacres de la ville,
 Les sacristains arrivent à la file:
 L'un tient un pot, et l'autre un goupillon; (e)
 Ils font leur ronde, et de leur eau salée
 Benoîtement aspergent l'assemblée.
 On exorcise, on maudit le démon;
 Et le prélat, toujours l'ame troublée,
 Donne par-tout la bénédiction.

LE grand Dunois, non sans émotion,
 Voit qu'on le prend pour envoyé du diable:
 Lors saisissant de son bras redoutable
 Sa grande épée, et de l'autre montrant
 Un chapelet, catholique instrument,
 De son salut cher et sacré garant:
 Allons, dit-il, venez à moi, mon âne.
 L'âne descend, Dunois monte, et soudain
 Il va frappant, en moins d'un tour de main,

De ces croquans la cohorte profane.
 Il perce à l'un le *sternum* et le bras ; (f)
 Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme atlas : (g)
 Qui voit tomber son nez et sa mâchoire ,
 Qui son oreille , et qui son *humerus* ;
 Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire ,
 Et qui s'enfuit disant ses *gremus*.
 L'âne , au milieu du sang et du carnage ,
 Du paladin seconde le courage ;
 Il vole , il rue , il mord , il foule aux pieds
 Ce tourbillon de faquins effrayés.
 Sacrogorgon abaissant sa visière ,
 Toujours jurant s'en allait en arrière ,
 Dunois le joint , l'atteint à l'os *pubis* ; (h)
 Le fer sanglant lui fort par le *coccis* : (i)
 Le vilain tombe , et le peuple s'écrie :
 Béni soit Dieu ! le barbare est sans vie.

LE scélérat encor se débattait
 Sur la poussière , et son cœur palpitait ,
 Quand le héros lui dit : Ame traîtreffe !
 L'enfer t'attend ; crains le diable , et confesse
 Que l'archevêque est un coquin mitré ,
 Un ravisseur , un parjure avéré ;
 Que Dorothee est l'innocence même ;
 Qu'elle est fidelle au tendre amant qu'elle aime ;
 Et que tu n'es qu'un sot et qu'un fripon.
 Oui , Monseigneur , oui , vous avez raison ;
 Je suis un sot , la chose est par trop claire ,
 Et votre épée a prouvé cette affaire.
 Il dit : son ame alla chez le démon.
 Ainsi mourut le fier Sacrogorgon.

DANS l'instant même où ce bravache infame

A Belzébut rendait sa vilaine ame,
 Devers la place arrive un écuyer,
 Portant salade (k) avec lance dorée :
 Deux postillons à la jaune livrée
 Allaient devant. C'était chose assurée
 Qu'il arrivait quelque grand chevalier.
 A cet objet, la belle Dorothée,
 D'étonnement et d'amour transportée :
 Ah ! DIEU puissant, se mit-elle à crier,
 Serait-ce lui ! serait-il bien possible !
 A mes malheurs le ciel est trop sensible.

LES Milanais, peuple très-curieux,
 Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.

EH ! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
 De ressembler à ce peuple volage,
 Et d'occuper vos yeux et votre esprit
 Du changement qui dans Milan se fit ?
 Est-ce donc là le but de mon ouvrage ?
 Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
 Au roi de France, aux cruels assiégeans,
 A la Pucelle, à l'illustre amazone,
 La vengeresse, et du peuple, et du trône,
 Qui sans jupon, sans pourpoint ni bonnet,
 Parmi les champs comme un centaure allait,
 Ayant en DIEU sa plus ferme espérance,
 Comptant sur lui plus que sur sa vaillance,
 Et s'adressant à monsieur saint Denis,
 Qui cabalait alors en paradis
 Contre saint George en faveur de la France.

SUR-TOUT, lecteur, n'oubliez point Agnès ;
 Ayez l'esprit tout plein de ses attraits :
 Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.

Est-il quelqu'un si morne et si sévère,
Que pour Agnès il soit sans intérêt ?
Et franchement dites-moi, s'il vous plaît,
Si Dorothée au feu fut condamnée,
Si le Seigneur du haut du firmament,
Sauva le jour à cette infortunée,
Semblable cas devient très-rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'effuyer,
Soit dans les bras d'un robuste aumônier,
Ou semble épris pour quelque jeune page ;
Cet accident peut-être est plus commun ;
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avoutrai, j'aime toute aventure
Qui tient de près à l'humaine nature ;
Car je suis homme, et je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faiblesses ;
J'ai dans mon temps possédé des maîtresses,
Et j'aime encore à retrouver mon cœur.

Fin du Septième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SEPTIEME.

(a) ÉDITION de 1756:

*Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède !
Gentil guerrier, noble fils de l'Amour,
Eh quoi, c'est vous, vous l'espoir de la France,
Qui me sauvez et l'honneur et le jour !
Votre nom seul aurait ma confiance.
Vous saurez donc, etc.*

(b) Dans les premières éditions on lisait :

*Contre l'Eglise ils n'ont pas de courage,
Ardens au mal, de glace pour le bien.
Qu'attendre, hélas ! etc.*

(c) *Etole*; ornement sacerdotal qu'on passé par-dessus le surplis. Ce mot vient du grec *στολή*, qui signifie *une robe longue*. L'étole est aujourd'hui une bande large de quatre doigts. L'étole des anciens était fort différente; c'était quelquefois un habit de cérémonie que les rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer; de-là ces expressions de l'Écriture: *Stolam gloria induit eum, etc.*

(d) *Busiris* était un roi d'Égypte qui passait pour un tyran.

(e) Le *goupillon* est un instrument garni en tout sens de foies de porc prises dans des fils d'archal, passés à l'extrémité d'un manche de bois ou de métal. Il sert à distribuer l'eau bénite, etc. Cet instrument était usité dans l'antiquité; on s'en servait pour arroser les initiés de l'eau lustrale.

(f) *Sternum*, terme grec, comme sont presque tous ceux de l'anatomie; c'est cette partie antérieure de la poitrine à laquelle sont jointes les côtes: elle est composée de sept os si bien assemblés, qu'ils semblent n'en faire qu'un. C'est la cuirasse que la nature a donnée au cœur et aux poumons.

DU CHANT SEPTIÈME. 145

(g) *Atlas*, la première vertèbre du cou: elle soutient tous les fardeaux qu'on pose sur la tête, laquelle tourne sur cet *atlas* comme sur un pivot.

(h) *Pubis*, de puberté, os barré, qui se joint aux deux hanches, *os pubis*, *os pectinis*.

(i) *Coccyx*, *nonnus*, croupion, placé immédiatement au dessous de l'os *sacrum*. Il n'est pas honnête d'être blessé là.

(k) *Salade*: on devrait dire *célade*, de *celata*; mais le mauvais usage prévaut par-tout.

Fin des Notes et Variantes du Chant septième